

Études littéraires africaines

D'ESME, Jean, *Épaves australes*, Présentation de Dominique RANAIVOSON. Paris-Budapest-Kinshasa-Torino-Ouagadougou, L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2005, 161 p. - ISBN 2-7475-9536-6



Pierre Halen

Numéro 21, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2006). Compte rendu de [D'ESME, Jean, *Épaves australes*, Présentation de Dominique RANAIVOSON. Paris-Budapest-Kinshasa-Torino-Ouagadougou, L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2005, 161 p. - ISBN 2-7475-9536-6]. *Études littéraires africaines*, (21), 92-93. <https://doi.org/10.7202/1041333ar>

culture antillaise, d'autres n'hésitent pas à transgresser tabous et conventions, en nous racontant l'existence de la femme noire. Soucieuse d'approfondir l'analyse, Christiane Chaulet Achour invite le lecteur à se pencher sur la notion d'hybridité qui "gagnerait à être mise à l'épreuve des œuvres des femmes" (p.150). C'est un écrivain martiniquais presque inconnu, Tony Delsham, favorable à l'enracinement face à la Négritude et la Créolité, que choisit de nous présenter ou nous faire découvrir Françoise Naudillon. Le paradoxe réside dans le fait que si les intellectuels feignent de l'ignorer, ses lecteurs lui décernent, en raison même de leur nombre, le qualificatif d' "écrivain populaire" (p.168). Christiane Ndiaye démontre que le roman d'amour antillais n'est pas automatiquement synonyme de vulgarité. Mireille Rosello s'arrête sur un roman de Maryse Condé, *Histoire de la femme cannibale*, où l'on s'aperçoit que "la femme cannibale ne l'est pas mais que les autres personnages (...) le sont tous" (p. 208). Aussi est-il bien difficile de répondre à la question : qui mange qui ? Fascinée ou influencée par les feuilletons soap américains, Marie-Reine de Jaham, écrivaine martiniquaise dont nous entretenons Nathalie Schon, plagie Stephen King, en racontant sa saga antillaise.

Ces textes présentent l'intérêt de favoriser "un déplacement du regard" (p. 8) sur la littérature antillaise. Certes, comme le veut la loi du genre, les textes sont divers et de plus ou moins grand intérêt. Mais, comme le relève Daniel Delas, "c'est dans le sens de la vie que va la littérature antillaise" (p.11).

■ Jérôme CECCON

Océan indien

■ D'ESME, JEAN, *ÉPAGES AUSTRALES*, PRÉSENTATION DE DOMINIQUE RANAIVOSON. PARIS-BUDAPEST-KINHASA-TORINO-OUAGADOUGOU, L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2005, 161 p. - ISBN 2-7475-9536-6.

Jean d'Esme, auteur colonial prolifique, a tiré de ses voyages en Indochine, à Madagascar, en Éthiopie et sur la côte orientale de l'Afrique, divers romans dont certains furent des succès de librairie. On ne le lit plus guère cependant, et c'est sans doute justice, car cet écrivain est l'un des représentants typiques, non pas de la sensibilité coloniale dans son ensemble puisque nous sommes loin ici, par exemple, de l'africanisme à la Delafosse, mais de tout un pan de celle-ci, le plus décrié, et non sans motif. Le sujet de ces *Épaves australes*, c'est le "décivilisé", le "négrifié"

dirait-on s'il ne s'agissait de Madagascar. Il s'agit là d'une figure récurrente du roman colonial, qui joue tantôt sur la simple "chute" d'un Européen dans le monde social indigène, tantôt sur le mythe de l'aventurier-roi étudié par Gilbert Soubigou : puisque bon sang ne saurait mentir, le protagoniste occidental ne s'indigénise alors que pour prendre "naturellement" la tête de la société locale. Jean d'Esme joue ici sur les deux aspects à la fois, puisque son personnage "décroche", certes, de la petite société française du lieu, mais devient quand même le chef de son village. Minuscule royauté cependant, qui compense faiblement le profil global d'une "épave". Contrairement à ce qui se passe, par exemple, dans *L'Arrêt au carrefour* de Henri Kerels, qui date à peu près de la même époque, Jacques de Clauze, alias "Court-toujours", n'a guère de motif philosophique pour se laisser aller, après une déconvenue amoureuse et la destruction de son exploitation agricole, à la vie facile et paresseuse des indigènes. Jean d'Esme joue ainsi avec un fantasme d'existence sans effort et sans volonté, produisant idéologiquement l'explication de la supériorité occidentale sur les "autres".

La présentation de Dominique Ranaivoson, spécialiste de Madagascar, se consacre surtout aux aspects documentaires, notamment historiques et culturels, de cette narration exotisante où l'auteur a multiplié les signes de l'ailleurs. Elle situe aussi avec clarté le roman par rapport à une large tradition du discours sur Madagascar, tradition d'un exotisme qui, suggère-t-elle finalement, n'a peut-être aujourd'hui changé qu'en surface, le tourisme aidant à réactiver certaine rêverie sur le "primitif" et la "simplicité". Ajoutons que les notes encyclopédiques, ajoutées en fin de roman, complètent utilement l'introduction. Quant à l'édition, on ne peut qu'approuver le choix qui a été fait de laisser au texte son orthographe d'époque (pour les mots malgaches), d'autant que les notes apportent les précisions nécessaires ; en revanche, il n'était peut-être pas utile de respecter une ponctuation lâche et souvent incorrecte ; de même, dans l'ensemble du livre, il est resté un certain nombre de coquilles ou de fléchissements dans l'expression, qui eussent pu être évités. Ce sont cependant des détails, eu égard à l'intérêt de cette réédition, le 23^e volume déjà de cette collection.